

BAISER PUR

A MADEMOISELLE X.... LE JOUR DE SA FÊTE

Le baiser que je donne à la bouche fidèle
Ne teinte point la chair des rougeurs de l'affront,
Et quand il est offert s'il fait rougir ma belle
C'est qu'il lui fait du cœur jallir l'amour au front.

Le baiser que je donne à l'enfant caressée
Sait unir le respect aux flammes de l'amour,
Ma chère le reçoit sans mauvaise pensée,
Car il lui semble chaste et pur comme le jour.

Albert Fournier



UNE HAINE DE FEMME



Je ne crois pas sérieusement à la haine des hommes, et je ne crois pas du tout à la haine des femmes. Les hommes ont de l'orgueil ; les femmes ont des nerfs. Quant l'orgueil est satisfait, il désarme ; et quand les nerfs sont apaisés, l'esprit féminin n'a plus de rancunes.

J'exposais donc cette théorie devant un de mes amis, qui me parut incrédule, et, comme je le sollicitais de discuter avec moi, il me répondit en souriant :

— Je vais te faire un récit qui vaudra mieux que des arguments physiologiques, psychologiques. J'ai souffert d'une haine féminine qui pouvait me perdre, si je n'avais résolument tué mon ennemie.

— Tu as tué une femme ?

Comme mon ami souriait et ne semblait pas avoir de remords, je le regardai sans horreur, en l'invitant à continuer, en m'excusant de mon interruption.

— Mon Dieu, oui, j'ai tué une belle jeune fille, et ce fut la plus spirituelle action de ma vie. Tout mon bonheur vient de ce meurtre-là.

L'insistance de mon ami à parler de meurtre m'agaçait.

— Ne pourrais-tu employer un autre terme ? lui demandai-je.

— Il n'y en a pas ! me répliqua-t-il avec le même sourire. Tu en jugeras toi-même. J'avais moins de vingt ans ; j'étais à la campagne, chez des amis riches qui, pendant l'été, donnaient l'hospitalité à plusieurs familles. On organisait des représentations dramatiques ; on s'amusait innocemment, entre jeunes hommes et jeunes filles du même âge. Certes, l'innocence n'était pas sans tracasements. Mais nous étions tous, avec nos appétits et notre honnêteté de vingt ans, comme des enfants gourmands et sages auxquels on a défendu de demander du dessert, avant le signal des grands-parents, et, si nous regardions les pommes et les pêches sur les joues de ces demoiselles, nous ne tentions pas d'y mordre. Tout au plus, dans la cueillette des fleurs, des marguerites, des roses, dans certaines façons d'effleurer la main par hasard, mettions-nous des intentions qui faisaient rougir ces demoiselles et qui nous faisaient pâlir. Or, nos scélératesses duraient l'espace d'un soupir, et nous étions si infidèles à ces fiancées d'une seconde, nous changions si vite d'amoureuse, que nous nous ébattions innocemment dans l'aurore de l'amour, sans nous aimer.

Mon ami s'arrêta, et je vis le bout de sa langue

frôler ses lèvres comme pour y chercher un reste de miel de ses vingt ans.

Il en a près de soixante, aujourd'hui.

— Dans cette familiarité innocente, reprit-il, on s'appelait volontiers par son nom de baptême, plutôt que par son nom de famille, et il arrivait souvent qu'on se querellait aussi franchement qu'on s'amusait. Des jeunes gens de dix-huit, de dix-neuf, de vingt ans même, quand ils sont en nombre, deviennent des enfants. Leur bruit les ramène en arrière. Ils ne sont graves et ne visent au rôle de monsieur ou de dame que quand ils sont isolés parmi des gens sérieux. Nous gaminions avec délices. Une de ces petites amies me contredisait souvent, et moi, je la taquinais pour me venger. Elle avait de l'esprit et s'en servait trop. Elle avait fait de belles études et se moquait des miennes. De mon côté, je n'aimais pas qu'on me prit mes mots, qu'on déflorât mes reparties. On nous mettait aux prises pour amuser la société. Je la trouvais pédante, elle me trouvait sot. Nous ne formulions pas d'opinion sur nos avantages physiques. J'étais agacé d'entendre dire qu'elle était mince et jolie, et, comme l'entraînait un jour dans le salon, sans que l'on m'eût entendu venir, je surpris cette opinion formulée sur mon compte par Sophie B....

— Avec sa tête de mouton, il a raison de vouloir des favoris en côtelette : c'est sa meilleure façon de se porer.

Je trouvai la plaisanterie détestable et, de ce jour-là, je me dis que mon besoin de taquiner Sophie était la vocation d'une antipathie profonde. De son côté, enhardie par ses épigrammes, engagée par ses malices, elle commença par ne me ménager aucun signe de dédain et presque d'aversion.

Un soir, on jouait aux petits jeux. Je voulus me venger. Depuis huit jours, nous échangeions à peine un salut le matin et le soir ; nous ne nous donnions plus la main, et entre nous fermentait une animosité formidable. Comme j'avais à choisir une demoiselle pour obtenir un baiser, la rançon d'un gage, je choisis Sophie B.... On rit beaucoup de l'obligation où elle allait se trouver de m'embrasser. Elle se leva, vint à moi vivement, et, comme la scène se passait à l'extrémité du salon, dans une porte grande ouverte, elle me poussa dehors, pour ainsi dire par la pointe de son regard, et, quand nous fûmes à demi sortis de la pièce :

— Que voulez-vous de moi ? me demanda-t-elle, les dents serrées, sans doute pour résister à la tentation de me mordre.

— Vous faire goûter à mes côtelettes, lui dis-je en montrant ma joue.

Je conviens que la réponse n'était pas très spirituelle ; mais dans ce temps-là !

Les yeux de Sophie B.... s'allumèrent.

— Jamais !... dit-elle sourdement.

Je voulus lui saisir les mains, l'embrasser de force ; le jeu autorisait cette hardiesse. Elle abattit ses doigts sur les miens, et je sentis les plus impitoyables des ongles de harpie me déchirer jusqu'au sang. Elle me faisait très mal. Je souris ; elle osa me sourire avec un regard féroce. Je la laissai reculer, rentrer dans le salon. J'y rentrai à mon tour en mettant mes mains dans mes poches, pour dissimuler la blessure ; on crut que nous nous étions embrassés délicatement et on applaudit.

Dès que je pus m'esquiver, j'allai laver mon sang, je me fis un petit maquillage ; je trouvai l'occasion de mentir ensuite en feignant de m'écorcher dans un rosier. Je gardai le secret de cette déclaration ; mais je sentis que c'était la guerre ouverte, flagrante, entre cette grande jolie fille et moi.

Mon ami s'interrompit pour regarder ses mains. Elles n'avaient plus la moindre trace de cicatrices.

— Qu'est-ce que ton récit prouve ? lui dis-je en riant, que Mlle Sophie était nerveuse. Tu l'as dit toi-même ; on s'écorche aux rosiers ; tu t'es écorché ; mais plus tard...

— Plus tard ! s'écria mon ami avec une sorte de violence, elle fut mon ennemie déclarée ! Le lendemain de l'égratignure, je lui offris cérémonieusement de fort jolis petits ciseaux dans un étui, des ciseaux à ongles. Je croyais qu'elle n'accepterait pas, qu'elle allait jeter mon cadeau ou qu'elle ten-

terait de m'en crever les yeux. Elle fut plus hardie.

— Merci ! me dit-elle, avec un rire frissonnant de mépris. J'emporte ce souvenir d'une leçon, bien donnée et bien reçue.

Elle fit abrégier le séjour de la campagne par ses parents et s'en alla plutôt que d'habitude, pour ne plus se retrouver avec moi. L'année suivante, elle ne revint pas, et moi qui m'occupais un peu d'industrie, en attendant la position d'ingénieur à laquelle mon diplôme me donnait droit, je ne fis que des visites à nos amis. J'entendis parler d'elle ; on s'étonnait de l'acuité de son caractère. Je l'aperçus dans le monde, je trouvai qu'elle séchait un peu. Je la pris en pitié ; je me défendais de la haïr, et pourtant elle faisait tout pour m'affranchir de mes scrupules. Après cinq ans de cette inimitié à distance, bien que je ne fusse guère en humeur de me marier, je fus poussé par ma famille à solliciter la main d'une des amies de Sophie B.... Le parti était honorable, riche pour moi qui n'avais pas de fortune. J'avouerais bien que, si je n'étais pas amoureux, j'étais assez ambitieux et assez loyal pour rendre heureuse la très honnête personne qui m'aurait mis dans la voie des grands succès.

Je n'aimais personne ; je n'avais dans le cœur que ce sentiment haineux qui était plutôt un ressentiment combattu par la pitié. J'étais ingénieur attaché à une grande entreprise, dont je pouvais devenir le chef, grâce à la dot de ma femme. La double affaire manqua. La jeune personne me refusa, à cause de mon affreux caractère, et ma mère apprit que Sophie B.... avait parlé de moi en termes tels que les parents de la jeune fille s'estimaient bien heureux d'avoir préservé leur enfant adorée du danger, du malheur de m'épouser. J'eus d'autres preuves de cet acharnement ; je me défendais moi-même contre les suggestions de ma colère ; je n'étais préoccuré que de mon ennemie. Je rêvais de l'humilier formidablement, de la punir, de l'attendrir, de m'en faire aimer pour la dédaigner. Elle me rendait fou.

Mon ami s'interrompit encore pour s'essuyer le front.

— Ton ennemie n'était qu'une coquette ! lui dis-je en riant.

— Coquette ? oh ! non. Quand je la rencontrais, je la trouvais toujours simple de mise, raide de tenue, indifférente aux hommages que son nom, qu'une certaine grâce lui attiraient. On prétendait qu'elle avait la vocation du célibat, qu'elle voulait rester vieille fille.

Pendant un été, j'étais au bain de mer de Dieppe, et je crus que j'allais devenir très épris de la belle Mme de Querpont. Je fis correctement ma cour ; je me croyais bien près du but, quand, un beau jour, Mme de Querpont me rit au nez et m'avoua qu'une de ses amies du couvent, Sophie B...., dans la correspondance échangée entre elles, m'avait dépeint comme le plus indiscret des hommes. On ne pouvait se fier à moi.

Ainsi, cette pimbêche, cette ennemie m'avait donc empêché deux fois de me marier et d'être aimé.

C'était trop fort ! De quoi se mêlait-elle ? J'avais des fureurs indignes d'un galant homme. Je l'aurais égratignée à mon tour. Sa pensée devint une obsession continue qui me rendait incapable de travail. Je la voyais en rêve, avec les ciseaux que je lui avais donnés, coupant partout les fils de ma destinée. De loin en loin, je l'apercevais, en réalité impossible, s'aminçant comme un cerge ; on la trouvait jolie encore... J'aurais voulu la trouver abominable. Le croisais-tu ? je résolus de m'expatrier.

— Pauvre fou ! m'écriai-je, tu l'aimais !

— Peut-être bien, reprit mon ami ; mais je n'avais pas conscience alors de cet amour, et c'était de bonne foi que je la haïssais. Je fis des démarches au ministère des travaux publics pour une mission, une étude dans un de nos départements miniers. Je croyais que, cette fois, Mlle Sophie ne pouvait intervenir. Elle connut mes démarches, le secrétaire du ministre était encore le mari d'une de ses amies. Que dit-elle ? Je l'ignore ; mais j'acquis la certitude que cette fois encore elle m'avait devancé. Je résolus d'en finir, fût-ce au prix d'un esclandre, d'une démarche sangrenue. Je ne savais comment. Le hasard me fournit l'occasion sou-